

dans son cœur de tout quitter pour se donner plus entièrement aux intérêts de Dieu. Peu après, il s'embarqua en chantant le verset du psalmiste : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis.* « Seigneur, vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une hostie de louange. » Il arriva à Montréal sur la fin de septembre.

Désigné par M. Granet, alors supérieur, pour l'enseignement des Belles-Lettres au collège, M. Larue occupa cette chaire durant quatre années, de 1852 à 1856. Il passa ensuite au grand séminaire, où il enseigna successivement, et quelquefois simultanément, l'Écriture Sainte, le droit canon, la liturgie, le dogme et la morale. En 1866, il fut nommé directeur de cette maison, en remplacement de M. Bayle, envoyé à Rome pour y soutenir les droits du Séminaire alors en difficulté avec Mgr Bourget. Quelques mois plus tard, M. Bayle ayant succédé à M. Granet comme supérieur, M. Larue reçut la difficile et délicate mission de le remplacer à Rome. Il devait y faire un séjour de cinq ans. Les affaires qui le retenaient dans la Ville Eternelle étant terminées, il revint aussitôt, en avril 1871. M. Bayle qui le destinait dès lors à succéder à M. Arraud comme procureur, le retint à Notre-Dame ; et, l'année suivante, lui remit en mains les fonctions qu'il a si heureusement remplies jusqu'à sa mort.

Tous ceux qui ont connu M. Larue sont unanimes à lui reconnaître un admirable ensemble de qualités d'esprit et de cœur, embellies et surélevées par les plus solides vertus. Dans la plupart des hommes, les défauts vont de pair avec les qualités, dont ils semblent la rançon obligée et proportionnée ; ici, rien de pareil, à peine trouve-t-on à signaler une certaine pudeur à parler en public, qui faisait parfois dévier son discours à la sécheresse et au laconisme. Mais dans le tête-à-tête des consultations ou des entretiens, son esprit net et précis triomphait ; son intelligence souple et clairvoyante se jouait avec aisance dans le dédale des affaires ; sa mémoire étendue et tenace n'oubliait aucun détail ; sa prévoyance ne laissait rien à la surprise et au hasard. Sa science s'alimentait aux meilleures sources. La somme de saint Thomas fut son livre de toutes les heures. Il l'avait toujours ouverte sur sa table de travail, et il y revenait dès que ses occupations lui laissaient quelque loisir. L'on ne peut douter qu'il ne dût en partie à cette lecture assidue, cette profondeur de pensées, cette rectitude de jugement et cette largeur de vues, qui donnaient tant de sûreté à ses décisions et à ses conseils tant d'autorité.

Toutes les paroles et les démarches de ce vénérable prêtre étaient